

une existence dont la mémoire demeurera bien chère à ses parents et à ses amis.

A M^{me} Arcille restée avec une jeune fillette, à sa famille que notre cher Camarade unissait dans une si grande affection et qui sont si cruellement frappées, j'adresse, au nom des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, l'expression de nos sincères regrets et de notre sympathie douloureusement attristée.

A. GUICHERD
(Aix 1892).

RIVIÈRE (EDMOND)

Angers 1892.

Le 13 septembre dernier, nous avons eu la douleur de conduire à sa dernière demeure notre camarade Rivière, qui était revenu depuis quelques mois à Tarbes, son pays natal, dans l'espoir d'y recouvrer la santé, qu'un travail particulièrement intense avait fortement ébranlée. Un long convoi d'amis se trouvaient réunis auprès des parents, douloureusement affectés par cette fin prématurée de leur fils. Plusieurs capitaines d'artillerie, plusieurs professeurs du lycée, plusieurs chefs d'ateliers et chefs d'équipe de l'Arsenal, collègues de M. Rivière père, avaient tenu personnellement à lui manifester toute leur sympathie.

Au cimetière, M. Louis Dupont a prononcé, au nom du Groupe pyrénéen des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, dont le défunt était un des membres les plus aimés, le discours suivant :

DISCOURS DE M. L. DUPONT (Ang. 1885)

MESDAMES, MESSIEURS,
CHERS CAMARADES,

Au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers et du Groupe pyrénéen des Anciens Élèves, j'ai le pénible devoir de dire à notre camarade Edmond Rivière, prématurément décédé, un dernier adieu.

Encore tout jeune, Rivière avait déjà une carrière bien remplie, car il joignait à une intelligence très souple une volonté et une opiniâtreté peu communes.

Issu d'une de ces familles de travailleurs de l'arsenal, qui sont l'honneur de notre cité, il prépara ses examens à l'institution de feu Lespône qu'il envoya aux Arts et Métiers tout une pléiade de bons élèves et auquel, en disciple respectueux, j'adresse l'hommage de mon souvenir ému.

Entré à Angers en 1892, il passa, par suite de circonstances particulières, à l'École de Cluny où il acheva ses études. Dans nos écoles, il puisa les qualités qui devaient lui permettre d'affronter la lutte pour la vie et de se faire une situation honorable dans l'industrie.

A sa sortie de l'École, il entra aux ateliers Edison à Ivry. Là, au milieu de techniciens de toutes conditions, il apprend à connaître sa vocation. Comme ses aptitudes particulières le prédisposent plus spécialement vers le commerce, lorsque la firme Schneider rachète l'usine Edison, d'Ivry, il passe au bureau commercial de cette maison à Paris.

Mais il a la prescience de l'avenir de l'électricité. Il rentre à la maison Hœll, de New-York, pour s'adonner à l'électricité. Il a trouvé sa voie.

Aussi, lorsque la maison Hœll cède ses fonds à la maison Allen, de Sheffield, il devient directeur du bureau commercial à Paris et il a la satisfaction de voir ses efforts couronnés de succès. A l'Exposition de Marseille, une médaille d'or lui est octroyée pour sa participation, et le gouvernement, reconnaissant ses mérites et sa valeur, lui décernait les palmes académiques.

Son activité débordante lui permettait, en outre, de s'intéresser d'une manière effective à diverses autres affaires industrielles. Et le succès répondait à sa ténacité.

Frappé dans ses plus chères affections par la mort de sa jeune compagne, il ne se laisse pas accabler par la douleur et cherche dans le travail le réconfort à sa peine. Mais il a trop présumé de ses forces et, alors qu'un superbe avenir s'ouvrait devant lui, il sent les premières atteintes du mal qui devait l'emporter.

Cédant aux conseils de sa famille, abandonnant une situation dorée, il revient auprès des siens.

Voilà dix-huit mois que, définitivement revenu à Tarbes, nous espérons que l'air pur de notre région pyrénéenne lui redonnerait la santé et rétablirait ses forces. Avec sa volonté, nous espérons ce miracle, mais le destin impitoyable ne l'a pas voulu ainsi.

Malgré les soins attentifs que seule une mère peut donner à son enfant, malgré les secours de la science impuissante devant les progrès du mal, Rivière, à trente-six ans, est ravi à l'affection de tous.

Il y a quelques jours à peine, notre camarade Bacqueyrissé, dont le nom et la situation sont un rayon de gloire pour nos écoles, de passage à Tarbes, venait serrer la main — hélas! pour la dernière fois — à son collaborateur et ami, et, par un pieux mensonge, la serviette bourrée de dossiers, il lui parlait d'avenir, tandis que la mort de son aile sombre l'effleurait déjà!

Mon cher Rivière, tu meurs bien jeune avec l'angoisse d'un père laissant deux enfants en bas âge, que tes chers parents élèveront comme toi-même. Ils puiseront dans ta mémoire l'effort nécessaire pour s'élever au bien.

Puisse le concours d'amis réunis ici être un réconfort à l'immense douleur qui étreint tous les tiens; vers eux monte toute notre sympathie.

Adieu, mon cher ami, Adieu!

Le lendemain le journal local *les Pyrénées*, le *Devoir*, le *Journal régional*, la *France*, publiaient en termes émus des articles élogieux sur notre cher Camarade.

L. DUPONT

(Ang. 1885).
